

Ils construisent des villes, en maquettes. Des villes perdues, des souvenirs archéologiques imaginaires, des fouilles anticipées. Cette archéologie de l'intemporel place l'œuvre d'Anne et Patrick Poirier dans une tendance contemporaine d'exploration de la mémoire, qui anime aussi bien les arts plastiques que la littérature.

Par Michel Huth

Paris. 15^e arrondissement. Août 1981. L'entrée d'un garage et bientôt la lumière blanche du ciel tombée d'une verrière sur des murs blancs. Une ancienne usine de ferblanterie qui a servi à Wolf Vostell pendant son séjour à Paris. Des sièges blancs. Ils sont là tous les deux, dans leur atelier vide. Anne et Patrick Poirier, ensemble, jeunes, habillés de noir et blanc. Une bibliothèque. Une table encombrée de documents, de livres. José Luis Borges ; William Butler Yeats, « Mémoires » : « Il est même possible que les morts précèdent la vie » ; Danièle Sallenave ; Lévi-Strauss ; Lacan ; Marguerite Yourcenar, « Les mémoires d'Hadrien » : « Chaque bâtiment était le plan d'un songe ».

Anne et Patrick Poirier. « Nous travaillons à la dernière pièce de la « Villa Adriana ». C'est une pièce blanche aussi, et qui fonctionne sur l'idée de montée. Une pièce qui part du sol et qui arrive jusqu'au plafond, qui est très étroite. Elle est formée d'un long escalier contenant lui-même d'autres escaliers. C'est-à-dire que c'est à la fois une montée au dessus du vide et une montée infinie, et ça se concrétise par une sculpture qui va mesurer 16 mètres de long. »

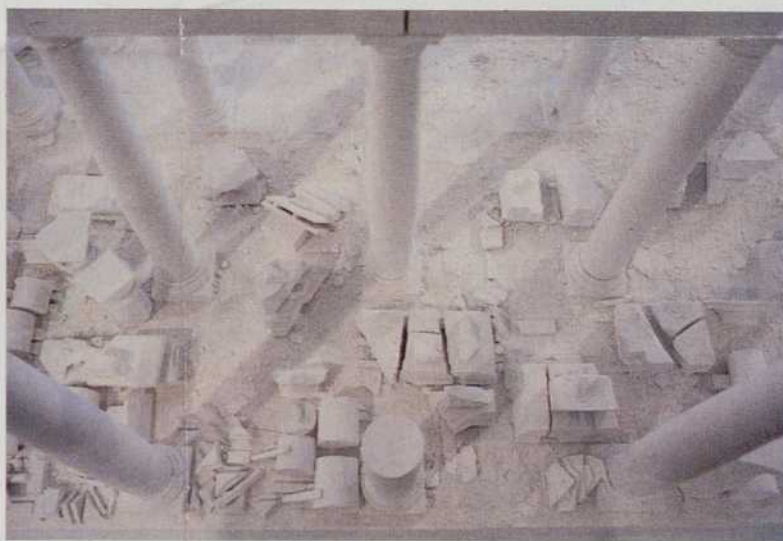
La Villa Adriana que l'empereur Hadrien avait fait construire à Tibur au deuxième siècle. Fantaisie d'un dilettante richissime. Lieu de lumière et d'équilibre. Du marbre, des coupes. Les signes de l'architecture. Tout a commencé à Rome en 1967, Anne et Patrick Poirier ont vingt-cinq ans. Elle, née à Marseille, lui à Nantes, ils se sont rencontrés à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris. Grand Prix

de Rome de sculpture. Ils sont pensionnaires de la Villa Médicis pendant trois ans. L'antiquité revue et corrigée par l'enseignement des Beaux-Arts, ils n'aimaient pas du tout. A Rome, tout d'un coup, leur regard s'est arrêté. Il a rejoint la mémoire. L'œil de la mémoire. Une rencontre énigmatique, devenue presque organique, viscérale. C'est ça qu'il fallait regarder.

A. et P. P. « Après avoir voyagé dans différents pays, on s'est aperçu que ce qui nous intéressait c'était finalement nos origines, la culture, et un regard complètement détaché par rapport à l'histoire de l'art. Ce qui nous attirait dans cette ville où toute l'histoire se présentait par strates, bouleversée, mélangée et fragmentaire, c'était de recréer ce cahot, disons ce cahot de mémoire, dans lequel le spectateur doit lui-même trouver son chemin, en lui donnant certaines indications mais en ne lui livrant pas

une image définitive, fixée, figée et complète. Tout notre travail consiste en cela. Des objets ou des fragments qui renvoient les uns aux autres et qui en eux-mêmes forment peut-être un immense musée personnel dans lequel on peut inviter les gens à pénétrer, mais où les choses peuvent jouer par elles-mêmes et jouent surtout les unes par rapport aux autres. C'est là qu'on a commencé à faire les empreintes, c'est-à-dire qu'on ne fabriquait plus, on empruntait des formes ».

Hérédité ou culture. Dans ce temps présent de l'atelier parisien, dans cette grande pièce vide et blanche de lumière organisée comme un décor pour le théâtre de Bob Wilson, on fouille le passé, une recherche frénétique, passionnée, angoissée. Une tentative et une tentation de retrouver les traces de vie accommodée de rêves qui, paradoxalement, confondent le passé



Lost archetypes, détail. Plâtre moulé, 3 m x 3 m x 0,40 m, Harvard, 1980.

des ruines perdues